

Chantal Litalien

Le gîte

Ça fait maintenant 20 ans qu'Antoine et moi sommes mariés. La semaine dernière, il m'a annoncé tout bonnement qu'il me quittait... pour trois jours.

J'ai l'impression de marcher au bord d'un précipice. Comment peut-il me faire ça? Il sait pourtant bien que je ne peux me passer de lui, de sa présence rassurante. J'ai le vertige rien qu'à penser que je me réveillerais seule dans cette grande maison.

L'anxiété me serre la gorge. Je me mets à renifler, seule sur la grève. Une mouette me regarde, la tête de côté, à se demander ce que je fais là. La grève est déserte en ce matin d'automne. Les chalets sont fermés, les bateaux rentrés. C'est une chose à laquelle je n'avais pas pensé lorsque nous sommes venus nous installer ici : toute la vie qui s'envole chaque année, à la fin de septembre. L'été, c'est l'exubérance, l'entrain, la joie de vivre. L'automne arrivé, la grisaille, l'isolement et la torpeur s'installent.

On dit qu'il faut prendre garde de voir ses rêves devenir réalité. C'est bien vrai. Nous avons rêvé pendant des années d'ouvrir un gîte sur les rives du Saint-Laurent, et quand je dis « nous », je veux dire Antoine. Antoine qui déteste porter une chemise et une cravate; Antoine qui se lève et se couche à l'heure des poules; Antoine qui a horreur de la ville; Antoine qui a été élevé à la campagne; Antoine, mon mari, qui me quitte. Pour trois jours.

Lentement, mon regard se tourne vers la maison, pourtant très coquette, qui fait tout à la fois mon bonheur et mon malheur. Quel plaisir que de siroter lentement un bon café devant ses grandes fenêtres ouvertes sur le fleuve, de regarder le traversier décharger sa cargaison de voitures au quai de Trois-Pistoles et d'épier les étudiants ontariens venus apprendre le français. Mais je ne m'habitue pas à voir des étrangers attablés dans ma cuisine se faire servir un déjeuner à n'en plus finir par mon bel Antoine, heureux comme un roi.

En soupirant, je me dirige vers l'escalier taillé dans la roche qui monte au château de King Antoine. Le voici d'ailleurs, qui vient vers moi, une tasse de café fumant dans chaque main. Il me tend gentiment la plus quétaine des deux, sur laquelle deux petits cochons s'embrassent. Habituellement, je lui administre le traitement du silence quand je suis fâchée, mais il a l'air si malheureux de me voir troublée que je décide de lui adresser la parole.

— Quand pars-tu?

— Le train part à 13 h. Je quitterai donc la maison à 12 h 50... c'est l'avantage d'habiter une petite ville.

Sa tentative d'humour échoue. Je le fusille du regard.

— Je serai de retour lundi, à temps pour le souper. Je te l'assure.

— Tu m'avais promis. Promis juré craché de ne jamais me laisser seule avec le gîte.

— Milie, tu sais à quel point je veux assister à cette conférence d'Yvan Desautels. Ce gars-là est un génie, le gourou de l'industrie hôtelière. C'est la première fois qu'il vient à Québec et peut-être la dernière. Je ne peux pas manquer ça. Écoute, je suis absolument sûr que tu n'auras pas de client. C'est l'automne. Ça fait des semaines que personne n'a appelé.

— Oui, oui... je sais. En tout cas, moi je suis traductrice, pas hôtelière. Et je sers du pain grillé et du café instantané au déjeuner. On va espérer que ça fera l'affaire de tout le monde.

Antoine lève les yeux au ciel.

— Mais enfin, espèce de tête de mule, puisque je te dis que personne ne viendra.

— Je l'espère. Tu n'as pas idée combien je l'espère...

* * *

Quand le train entre en gare à Trois-Pistoles, tout le monde le sait. Les planchers vibrent et la vaisselle se met à danser dans les armoires. La nuit, l'intérieur des maisons s'éclaire comme en plein jour. Antoine est parti seul avec sa grosse valise. Je ne l'ai pas accompagné même si j'en avais envie, en geste ultime de mécontentement. Et puis, bon débarras. Qu'il aille donc apprendre à plier les serviettes de table, si ça l'intéresse à ce point. D'ailleurs il a raison. Les gîtes ne sont pas très fréquentés en cette période de l'année.

Je m'installe avec une revue dans mon fauteuil préféré. L'horloge sonne l'heure. J'entends le train siffler; il s'apprête à partir. J'ai l'impression que le cœur me tombe entre les deux chevilles. Vivement lundi.

Je suis sur le point de commencer à lire la chronique santé quand j'entends le téléphone. Je reste figée, en proie à une immense panique intérieure. C'est la sonnerie du gîte. Ah non, ce n'est pas vrai. Tant pis, je laisse sonner. Mon petit ange se pointe le nez : Tu ne peux pas faire ça. Pense à Antoine! Je reste immobile, à attendre mon petit diable, mais il ne se manifeste pas. Où est-il, le petit démon? Jamais là quand on a besoin de lui!

Qui est au bout du fil? Un couple en escapade amoureuse? Un homme d'affaires qui s'est égaré en chemin? Une femme à la recherche de solitude? Une petite famille en route vers la Gaspésie? Cet élément d'incertitude que je hais tant fait de mon mari le plus heureux des hommes. Pour Antoine, il n'y a pas de client indésirable. Tout le monde a le droit d'être traité aux petits oignons.

Tous les propriétaires de gîte ont des histoires cocasses à raconter sur leurs invités, et nous ne faisons pas exception à la règle. Je pense notamment à cet Allemand d'âge mûr – appelons-le Hans – qui s'est pointé avec une femme toute jeune. Rien d'exceptionnel jusque là, sauf que la belle s'est enfuie sur le coup de minuit après avoir humé l'odeur... musquée, dirons-nous, que dégageait le bonhomme une fois tous ses vêtements enlevés. De notre chambre, nous avons entendu le ton monter, puis la porte claquer. Nous étions sur le point de nous

rendormir quand nous avons entendu frapper discrètement à notre porte, que j'insiste pour garder toujours fermée et verrouillée. Hans, l'air piteux, un drap enroulé autour de la taille, essayait de nous expliquer quelque chose dans un mélange d'allemand et de mauvais anglais. Antoine avait fini par lui offrir un pantalon. *No, no pants!*, a-t-il lancé, exaspéré. En désespoir de cause, il s'est résigné à ôter le drap pour nous montrer l'érection monstre qui tendait à capacité le tissu à imprimé léopard de son mini-slip. Sur ce, je suis retournée me coucher. Antoine a conduit monsieur à l'hôpital qui, heureusement, n'était pas très loin.

Aux petites heures, l'homme est rentré en taxi, a ramassé ses bagages et est parti, nous laissant deux billets de 100 \$ tout neufs sur l'oreiller. Nous ne l'avons jamais revu, cela va sans dire.

Plus tard, Antoine, qui parle à tout le monde et connaît toutes les histoires, a appris que monsieur l'Allemand s'était administré une solide dose de Viagra, s'attendant à passer une folle nuit d'amour avec la demoiselle. Au lieu de ça, il s'est retrouvé aux prises avec un sérieux cas de priapisme requérant l'attention d'un médecin.

Le téléphone sonne toujours...

Parlant d'histoires cocasses, je repense à ce couple dans la trentaine, venu assister à un mariage. Ils sont rentrés tard dans la nuit et l'homme était passablement éméché, au grand déplaisir de sa compagne. Il a dû faire quelque chose qui lui a déplu royalement car, au déjeuner, madame a commandé pour elle et son conjoint l'assiette gourmet, le chef d'œuvre d'Antoine : trois œufs, une généreuse portion de bacon, des saucisses porc et bœuf, des crêpes, des fèves au lard et des cretons. L'homme, dont le teint grisâtre ne disait rien de bon, est devenu carrément vert lorsqu'Antoine a posé l'assiette devant lui. Il s'est levé si vite que sa chaise a basculé en arrière; il s'est précipité vers la toilette... mais il l'a manquée de quelques pieds. Pendant ce temps, madame grignotait bien tranquillement son bout de bacon en riant dans sa barbe. Ce jour-là, Antoine a appris qu'il faut parfois se salir les mains quand on exploite un gîte. Et moi aussi je riais dans ma barbe.

Silence. On a raccroché. Un faux numéro, peut-être. Je suis sur le point de poursuivre ma lecture quand ça se remet à sonner. Le téléphone de la maison, cette fois-ci. Sans doute ma mère qui, me sachant seule, m'appelle pour me reconforter. Je décroche le combiné, pleine de reconnaissance pour ma petite maman.

— Allô?

— Émilie? C'est moi Alberte. Le téléphone du gîte est en panne? Je viens d'appeler et personne n'a répondu.

— Oh... Je ne sais pas. Antoine a dû baisser la sonnerie. Je n'ai rien entendu. Que puis-je faire pour toi?

— Je t'envoie du monde... un couple du Michigan avec leur fils. Je ne peux pas les accueillir. On est en train de tout repeindre l'étage du haut. Ils sont arrivés comme un cheveu sur la soupe. Je leur ai donné ton adresse. Ils devraient être là d'ici quelques minutes.

— ...

— Émilie? T'es encore là? Ça va aller? Antoine m'a dit de ne jamais hésiter à vous envoyer du monde.

— Euh, oui bien sûr. On va s'occuper d'eux. Merci Alberte.

Alberte... propriétaire de l'autre gîte de Trois-Pistoles. C'est elle qui a toute la clientèle anglophone car son établissement s'appelle *Happenstance*. Elle ne sait pas exactement ce que ça signifie. Elle a vu ça dans un film et ça lui a plu. Elle se débrouille tant bien que mal en anglais et m'appelle souvent pour me demander comment on dit telle ou telle chose. Comme elle a horreur de se faire appeler « Albeurt », elle dit à tous ceux qui se présentent chez elle *Call me Al*. Les affaires vont bien pour Al. Elle peut se permettre de nous « encourager » en nous envoyant des clients de temps à autre. Comme c'est gentil de sa part. Chère, chère Alberte...

Je me sens prise au piège. Des idées farfelues me viennent à l'esprit : je pourrais leur dire qu'on a un dégât d'eau, qu'on a découvert ce matin des punaises de lit, qu'une délégation d'océanographes coréens vient de réserver toutes nos chambres, que le frigo nous a lâchés, que la cuisinière a rendu l'âme – ce qui risque bien de m'arriver si mon cœur continue de battre la chamade comme il le fait en ce moment. Ah, je me suis fait avoir. Autant en prendre mon parti. Je vais devoir jouer les hôtes. Quelle malchance!

Un bruit de voiture dans le stationnement... Ils sont là. Juste le temps de me donner un coup de peigne et de mettre un peu de rouge à lèvres. Montrons-nous accueillante. Montrons-nous charmante.

J'aurais tout aussi bien pu revêtir un costume de clown pour les recevoir, car aucun d'entre eux ne me regarde. Madame, derrière ses verres fumés, fixe obstinément le plancher, Monsieur me tend distraitement une carte de crédit en marmonnant *How are you* et le fiston a le nez dans son jeu vidéo. Tant mieux. Ils n'ont pas plus envie que moi d'échanger des banalités. Les formalités remplies, ils montent à leur chambre. J'entends la porte se refermer. Pour l'instant, tout va bien. Deux nuitées. Deux déjeuners. Du monde pas jasant. Je devrais m'en sortir.

Vers 18 h, la petite famille sort discrètement. Je m'efforce tout de même d'aller vers eux pour leur demander si tout est à leur goût et s'ils savent où aller souper. L'air contrarié, l'homme me répond que tout est parfait et qu'ils seront de retour dans la soirée. Ils sortent tous les trois, ayant l'air de porter le poids du monde sur leurs épaules. Un vent froid s'engouffre dans la maison, et je vois des flocons tourbillonner sous la lumière du porche. Il ne manquait plus que ça... Je me sens seule et j'ai envie de pleurer. Antoine est à Québec, ma mère est à Montréal et mon frère est en voyage à l'étranger. Je n'ai même pas un chat pour me tenir compagnie car on ne voudrait surtout pas faire éternuer d'éventuels visiteurs allergiques.

Une porte qui claque me tire de mes idées noires et me plonge dans d'autres idées encore plus noires. Ça vient d'en haut. Je monte les escaliers lentement, les yeux écarquillés comme si je m'attendais à voir surgir un fantôme. Je sens un courant d'air et je sais maintenant ce qui a fait claquer la porte. Les joyeux lurons ont laissé la fenêtre de leur chambre ouverte. Pour la refermer, il va bien falloir que je pénètre dans leur chambre, même si c'est formellement interdit par le règlement du parfait petit propriétaire de gîte. Je laisse mes chaussures dans le passage. J'entre discrètement, je ferme la fenêtre et je me prépare à sortir en moins de 10 secondes.

J'ai quand même le temps de voir que les valises sont ouvertes et que les deux lits sont défaits. Et qu'une urne funéraire a été posée sur la commode. Je sens le poil se dresser sur mes bras. Ce n'est pas un fantôme, mais presque. J'étire quand même le cou pour lire l'inscription : *Mathieu, beloved husband of Ann, proud father of Kyle... 'til we meet again*. Ça y est. Maintenant, j'ai vraiment la frousse. Je sors de la chambre en vitesse, trébuche sur mes chaussures et me précipite vers le téléphone. Antoine ne répond pas. Il a dû éteindre son cellulaire durant la conférence. Maman ne répond pas non plus. Elle doit être au cinéma, comme tous les samedis soirs.

Ah, il va avoir de mes nouvelles, le bel Antoine. Il se paie du bon temps à Québec pendant que j'héberge la famille Adams et le mort en cendres qui leur tient compagnie! Il n'est pas question que je dorme là-haut. Je vais m'installer sur le futon du bureau, au rez-de-chaussée. À côté de l'horloge grand-père, qui va me réveiller toutes les heures. Près du téléphone. Et de la porte de sortie. Loin de l'urne.

Quelle agréable soirée... Seule devant la télé, j'entends le vent siffler de plus belle. Je sursaute au moindre bruit. L'estomac serré, j'arrive à peine à avaler quelques cuillerées de soupe. Et s'il y avait une panne d'électricité? Il faudrait que j'allume le poêle et je ne sais pas comment! Ai-je au moins des chandelles? Où sont les chandelles? C'est Antoine qui les a rangées la dernière fois. Ne sachant plus comment me calmer, j'ouvre une bouteille de vin et j'en avale un verre, puis un autre... J'entame mon troisième verre quand la porte s'ouvre. La petite famille est de retour. Madame ne porte plus ses lunettes de soleil, et je peux voir qu'elle a pleuré. Elle me fait un signe de la main et monte, suivie de son fils, je présume, et de... son mari? Son chum? Son frère? En tout cas, il s'appelle David Collins. J'ai vu son nom sur la carte de crédit.

Je vais me coucher à mon tour et, le vin aidant, je m'endors rapidement sur le futon. L'horloge grand-père me réveille peu de temps après. Il doit être minuit. Je me retourne, prête à me rendormir aussitôt, quand mes pieds rencontrent un obstacle. J'ouvre brusquement les yeux et j'aperçois une silhouette assise au pied de mon lit. J'étouffe un cri et me lève d'un bond. Le « visiteur » se tourne vers moi : c'est le garçon du couple. Il me regarde mais ne semble pas me voir. Il se balance doucement d'avant en arrière, serrant contre lui un objet doré. L'urne. Je saisis ma robe de chambre et vais frapper à la porte du couple. L'homme ouvre et, sans même attendre que je parle, me demande *Where is he?* Je l'invite à me suivre. Le garçon est toujours assis à la même place, à bercer l'urne.

L'homme se confond en excuses. Il m'explique que Kyle est somnambule depuis la mort de son père. Malgré mon état de panique, je comprends que Kyle est le fils du Mathieu de l'urne. David lui parle doucement et Kyle se lève et le suit. *Let's go see your mom*, l'entends-je dire. La femme, c'est donc Ann, l'épouse de Mathieu. Au moins, ça explique pourquoi elle a l'air si triste. J'éprouve soudain beaucoup de sympathie pour mes trois visiteurs.

C'est sans doute pourquoi, dès 7 h, je me lève pour leur préparer un déjeuner digne d'un établissement respectable comme le nôtre. Après avoir enlevé la fine couche de poussière qui recouvre la machine à espresso, je me mets en frais de préparer à mes invités un café réconfortant, de délicieux muffins aux bleuets et du jus d'orange fraîchement pressé pour Kyle. Le soleil entre à pleines fenêtres dans la salle

à manger. Une bonne odeur de cuisine maison envahit la pièce, la rendant fort invitante.

Peine perdue... Ils touchent à peine aux muffins et ne semblent remarquer ni le soleil, ni l'arôme, ni la bienveillance de leur hôtesse. Peu de temps après, ils partent, tous les trois, avec l'urne. C'est Kyle qui la porte, tel un trésor. Ann ne fait plus d'effort pour cacher ses larmes. David ne trahit aucune émotion, mais il a les mains qui tremblent. Je les accompagne à la porte. Ne sachant que dire, je me contente de leur sourire en touchant le bras d'Ann. Je devine qu'ils s'en vont au cimetière enterrer les cendres de Mathieu. Quelle tristesse...

Une heure plus tard, ils sont de retour; au lieu de rentrer, ils vont se promener sur la grève. Kyle a enfin mis de côté son jeu et taquine les petites crevettes dans les mares qui se forment au creux des rochers à marée basse. Ann et David marchent sans se toucher, chacun perdu dans ses pensées. Il fait une chaleur surprenante pour un mois d'octobre. Je décide de mettre une couverture sur la balançoire du porche, en guise d'invitation à s'asseoir au soleil, à tirer un peu d'énergie de ses rayons. Je veux les laisser vivre leur chagrin, alors je prends mon sac à main et sors faire quelques courses.

À mon retour, David est assis dans la balançoire et regarde au loin. Je ne vois Ann et Kyle nulle part. David me dit qu'ils sont montés à la chambre. Je lui offre un thé. Il refuse poliment. Je ne sais plus quoi faire. J'aimerais tellement pouvoir le reconforter. Il passe l'après-midi ainsi, sans bouger. Le temps rafraîchit. Je l'invite à entrer mais il refuse à nouveau. Je décide alors d'aller m'asseoir à ses côtés. J'apporte la bouteille de rhum jamaïcain et deux verres. Je vois dans son regard que c'est une bonne idée. David me remercie tout en réchauffant entre ses mains le verre contenant le liquide ambré.

Les minutes s'écourent en silence. Tout est tellement calme que je sursaute légèrement lorsqu'il se met à parler.

Mathieu était le fils unique de Gérard Lebel, natif de Trois-Pistoles, et de Madeleine Parent, de Sainte-Françoise. Peu de temps après leur mariage, Gérard et Madeleine se sont établis à Montréal, où Gérard exerçait la profession d'ingénieur, puis à Détroit. Plusieurs années plus tard, ils ont eu un fils, Mathieu, qui allait devenir le meilleur ami de David. Mathieu était déjà avec Ann lorsque David a fait sa connaissance. Ann et David ont toujours été attirés l'un vers l'autre, mais cette attirance est restée inavouée et réprimée pendant de longues années car elle aurait pu anéantir Mathieu, que tous deux adoraient, chacun à sa façon. Quand Mathieu et Ann se sont mariés, David a été leur garçon d'honneur. Quand Kyle est né, David a été choisi comme parrain. Leurs vies étaient devenues indissociables. David savait que jamais Ann ne serait sienne et il l'acceptait, par amour pour elle et pour Mathieu.

David se tait. Il prend une longue gorgée de rhum et poursuit : *Then, there was that party. That damn party...*

Chaque printemps, Ann, Mathieu et David se rendaient au chalet d'un ami pour célébrer la fin de l'hiver et le retour de la belle saison. C'était un grand rassemblement, une occasion que tous attendaient avec impatience. Le vin coulait à flots. Les rires fusaient de partout. Assis autour du feu de camp, les fêtards faisaient griller des guimauves et se racontaient des blagues. La nuit venue, ils cuvaient leur

vin en toute sécurité dans le chalet et le lendemain, chacun repartait, la tête un peu lourde mais le cœur joyeux.

Ann et David se sont retrouvés seuls dans le chalet. Elle était allée chercher son manteau. Il était allé chercher une bière. Quand ils se sont croisés, il lui a pris la main comme il l'avait fait des dizaines de fois auparavant, au vu et au su de tous, y compris Mathieu. Puis, folie passagère, ils se sont embrassés. Ce n'est pas lui qui a commencé. Ce n'est pas elle non plus. C'est juste arrivé. Et Mathieu a dû les voir.

L'ivresse, la colère et l'automobile ne font pas bon ménage. Ce qui s'est passé par la suite est un peu confus. Des témoins ont dit avoir vu Mathieu se diriger vers le stationnement, mais jamais ils n'auraient pensé qu'il s'en allait prendre sa voiture. Il a démarré en trombe et lancé sa voiture à toute vitesse sur une route de terre sinueuse que seules éclairaient la lune et les étoiles. Lorsqu'on s'est rendu compte de ce qui arrivait, il était déjà trop tard. La voiture s'était évanouie dans la nuit mais on pouvait l'entendre s'éloigner à cause de la radio qui jouait à plein volume. Un immense bruit de ferraille a dégrisé d'un seul coup tous ceux qui étaient là. Puis, le silence et, si on tendait bien l'oreille, la radio qui jouait encore...

Mathieu a frappé un arbre de plein fouet. Il est mort sur le coup, victime, pourrait-on dire, de la rage au volant.

David vide son verre d'un trait. Il a les yeux rougis. Je ne peux qu'imaginer la culpabilité qui le ronge. Et Ann? Comme elle doit s'en vouloir! Quel gâchis. Tout peut changer en un instant. On le dit souvent, mais sait-on à quel point c'est vrai? Et tragique?

David a un petit rire amer; il ajoute qu'en mourant ainsi, Mathieu s'est assuré que jamais sa douce Ann et son cher David ne connaîtraient le bonheur ensemble. Ils ont fait ce voyage par devoir, pour respecter les dernières volontés de Mathieu, qui voulait être enterré auprès de son père et de sa mère. De retour à Détroit, ils n'ont pas l'intention de se revoir. Ils ne savent ni l'un ni l'autre comment dissiper l'épais brouillard d'amertume qui les enveloppe depuis la mort de Mathieu.

* * *

J'ai promis à Ann de veiller sur le lieu de repos de Mathieu. Portant sur moi un regard plein de reconnaissance, elle m'a dit, en français : « Je comprends maintenant pourquoi Mathieu aimait tant cet endroit. Je vous remercie pour tout. »